

INSERTEMENTS

L'adresse de 10 heures du matin à 2 heures du soir, 40, rue Xacel.
De 2 à 6 heures du soir rue Uruguay 26.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Impreso en las talleres de la Imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Borel Dubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campaña
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	3.00	3.60
Six mois	5.50	6.60
Un an	10.00	12.00
Número du Jour	0.10	
ancien	0.10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur les souscriptions payées d'avance.

Le commerce de la France

L'administration des douanes fait connaître les chiffres du commerce extérieur de la France pendant les neuf premiers mois de l'année courante.

Les importations se sont élevées, du 1er janvier au 1er septembre 1898, à 3,336,287,000 fr. et les exportations à 2,554,043,000 fr.

Ces chiffres se décomposent comme suit, comparativement à ceux de l'année dernière, même période:

Importations	1898	1897
Objets d'alimentation	1.161.931.000	674.086.000
Matériaux nécessaires à l'industrie	1.707.568.000	1.518.917.000
Objets fabriqués	466.738.000	452.700.000
Totaux	3.336.237.000	2.647.703.000

Exportations	1898	1897
Objets d'alimentation	472.836.000	493.596.000
Matériaux nécessaires à l'industrie	681.491.000	711.630.000
Objets fabriqués	1.285.569.000	1.328.329.000
Colis postaux	114.117.000	113.813.000
Totaux	2.554.043.000	2.647.703.000

D'après ce tableau, les différences pour les neuf premiers mois de cette année avec ceux de l'année dernière sont les suivantes:

Importations	1898	1897
Objets d'alimentation	+ 487.835.000	
Matériaux pour l'industrie	+ 11.349.000	
Objets fabriqués	+ 14.038.000	

Exportations	1898	1897
Objets d'alimentation	- 20.760.000	
Matériaux pour l'industrie	- 30.139.000	
Objets fabriqués	- 42.760.000	
Colis postaux	+ 334.000	

Diminution en 1898 — 93.325.000

Ce tableau n'indique pas un mouvement favorable de nos échanges avec l'étranger et la situation qui s'était sensiblement améliorée au mois d'août, en ce qui concerne nos exportations, est redevenue mauvaise.

Nos importations d'objets d'alimentation continuent toujours à présenter un gros excédent sur celles de l'année dernière, ce qui s'explique par les achats considérables de céréales que nous avons dû faire à l'étranger, jusqu'à la dernière moisson. Nous constatons cependant que l'augmentation qui était, pour les huit premiers mois, de 493.587.000 francs, n'est plus, pour les neuf premiers, que de 487.835.000 francs.

Il y a tout lieu de supposer que, grâce à notre récolte de cette année, qui a suffi totalement à nos besoins de consommation, nos importations de grains vont encore notablement diminuer d'ici la fin de l'année, comparativement à celles de la précédente campagne ne se soient faites sur une assez large échelle qu'après le mois de janvier.

La diminution de nos importations de matières pour l'industrie, pendant les neuf premiers mois de cette année, comparativement à celles de la période correspondante de 1897, n'est plus que de 11.349.000 fr. ce qui indique une certaine reprise de notre industrie, qui a dû augmenter ses achats de matière première.

Le travail Manuel

On dit qu'il n'y a pas de sots méliers. Ce n'est pas d'estime que pour les gens qui n'ont d'estime que pour les professions libérales et se trouveraient déshonorés, si leur fils exerçait un travail manuel. Ils en font un mépris, un dédain, un mépris, et il aurait pu être excellent à faire un mécanicien, un dessinateur ou un polier.

Il est toujours si difficile de discerner la vocation d'un enfant. On raconte qu'il s'en fallut de peu que Diderot fût tout autre. Housse qui le philosophe Denis. Son père l'avait mis chez les Jésuites.

Il y réussissait très bien, mais ses maîtres le fatiguaient de leurs remontrances. Il les quitta un beau matin. Tu veux donc être coutelier? lui dit son père. — De tout mon cœur... On lui donna le tablier de boutique. Il se mit à côté de son père. Mais il gâta, racontait sa fille, tout ce qu'il touchait de canifs, de couteaux ou d'autres instruments. Il finit par se dégoûter de ces malheureux essais et retourna prendre ses livres pour ne plus quitter. Et ce fut très heureux pour l'œuvre de l'esprit humain.

Le père de Diderot, pour être un simple coutelier était un homme fort éclairé qui ne fit rien pour contraindre la direction de son enfant.

De tous ces préjugés il n'en est pas plus dangereux que le mépris ou nous voulons tenir le travail de la main. Chez personne ce mépris n'affecte plus de prétention que chez certains ouvriers qui sont sortis de leur condition. Ayant réalisé au prix de quels efforts et de quelles privations — une petite fortune, leur première pensée est d'éloigner leurs enfants de leur métier.

Tout pis s'ils sont incapables à celui qu'on leur destine. Qu'ils soient de belles nullités, s'ils n'ont souci que de dévorer le magot paternel, à moins qu'ils ne se rangent parmi les habiles trafiquants, plus dangereux pour la société que les inutiles ou les ratés.

Certes il faut se garder d'expliquer le mal que nous font les déshérités et les déclassés par une simple lacune dans l'éducation de nos enfants. Mais on ne saurait trop faire d'efforts pour honorer le travail de l'artisan.

Un des plus sûrs moyens de la réhabiliter et de lui donner son rang est de le placer à l'origine de l'éducation. Ce n'est pas, du reste, un des articles du programme qui rebutent les petits, bien au contraire. Nous sommes avant tout des ouvriers.

E'il n'est pas de grand seigneur, si inutile soit-il, ou si propre aux grands travaux de l'esprit, qu'il puisse se dire qu'au début de sa vie il n'ait eu du goût pour les petits métiers.

Fourier — qu'on a trop délaissé — n'a pas manqué de donner une large place dans son système social de l'attraction aux facultés de l'enfant. Au nombre de ses instincts dominants il place le «fracas» industriel, le goût pour les travaux manuels.

Il proposait d'utiliser les plus petits dans son phalanstère harmonique en leur confiant l'élagage et le triage des pois verts. C'est là un détail fort indigne d'un si grand esprit. Mais comme Rousseau, comme Lakmal, Locke, Piaget et tous les grands pédagogues, il a mis l'éducation industrielle à son rang. Le loi sur l'instruction élémentaire l'a définitivement consacré. Malheureusement c'est un article assez négligé. Il a été fort mal compris.

On y a vu un commencement d'école professionnelle tandis qu'il est un moyen, comme tous les autres enseignements, de développer toutes les facultés de l'enfant. Si on lui apprend l'arithmétique et la géométrie, ce n'est pas qu'on prétende faire de lui un mathématicien.

L'instruction élémentaire n'a pas d'autre objet que de lui donner les notions essentielles dont il aura besoin dans la vie et d'établir en lui le jugement général qui lui puisse servir de boussole.

On lui apprend à découper des papiers suivant des dessins qu'il a sous les yeux, puis à coordonner des mesures, à tenir une règle, un rabot, une scie, à enfoncer un clou; enfin, s'il est habile, à créer un objet usuel. Dans les villes, on étend cette méthode au travail du fer.

Je sais que dans le monde pédagogique on fait campagne contre cet enseignement. J'estime qu'on a grand tort.

Loi de le supprimer, je voudrais qu'on l'étendit à tous les établissements d'éducation, aux collèges et aux lycées. Quel mal y aurait-il à ce que tous ces jeunes gens, même, les plus instruits, fussent capables de mesurer de l'enlèvement, de tenir un outil et n'eussent pas de leurs mains cette opinion qu'elles sont prédestinées à de nobles travaux?

Le Soir

Ne vous êtes-vous jamais demandé: Comment faisaient-ils pour vivre, ceux du temps passé, ces Grecs, ces Romains qui n'avaient point d'Institut bactériologique, de filtres Pasteur, mais qui, par contre, devaient déjà connaître la fièvre typhoïde et toutes les maladies de même dénomination ou de même radical, dont nos modernes Esculapes menacent ceux qui boivent trop frais sans avoir choisi le cru de leur eau?

On admettra bien que la question a quelque actualité. Je viens de causer avec des parents qui reviennent d'une bonne petite ville du Midi dont les remparts sont célèbres, mais dont le drainage laisse singulièrement à désirer. Ils m'ont conté que les melons, presque tous les légumes, y étaient interdits par ces messieurs de la Faculté, à cause de l'eau tout à fait suspecte dont on les arrosait.

Et il n'y a pas dire: les désobéissants sont punis régulièrement, comme dans les fables. Le mal est suspendu sur la tête de celui qui ne sait pas commander à sa soif.

Je réponds tout d'abord à la question posée en tête de ce page. Certainement, les hommes de l'antiquité étaient fort mal soignés quand ils venaient à se trouver malades; nous avons fait sur ce chapitre d'incapables progrès.

En revanche, ils se préoccupaient très fort d'une science ou nous autres nous ne sommes que de belles nullités. S'entendaient merveilleusement à soigner l'homme bien portant. Ils étaient nos maîtres dans cette science que l'on appelle aujourd'hui l'hygiène, dont la découverte coïncide, en France, avec l'invention des rayons X et qui fut, chez les citoyens de Rome et d'Athènes, un art inné.

L'année dernière, je visitais Pompéi; au mois d'avril de cette année, en Algérie, les ruines de la ville romaine de Tingide.

Vraiment, on demeure humilié quand on aperçoit les magnifiques travaux d'art que les Romains, pour ne parler que de nos aïeux les plus proches, entreprirent afin d'amener dans leur ville de l'eau irréprochable.

La campagne de Lyon est encore sillonnée, pendant des kilomètres, par des ruines d'aqueducs romains qui sont faits pour étonner nos ingénieurs des ponts et chaussées. Un savant professeur à l'Ecole des mines, membre de tous les Instituts, qui vient de mourir, me contait naguère qu'un jour on l'avait envoyé en Auvergne capturer le neveu d'un riche.

— Mon admiration fut grande, me dit M. Daubrée, de constater qu'un centurion romain qui avait passé par là, huit cents ans avant moi, avait effectué ce travail avec une telle perfection, que je n'avais qu'à me faire son élève.

Allez-vous en au Sahara. La civilisation y est, certes, rudimentaire. Cependant vous voyez le plus pauvre Châmbi choisir l'eau qu'il boit avec des précautions inconnues de nous autres, les savants «romains». Aussi, qu'arrive-t-il?

Au bout du chemin de caravane, la fièvre nous tient, le dysentérique nous mine, nous n'avons pas su résister au vertige de boire frais. Rien ne nous a écœurés, ni le goût affreux de ces sources du sable, ni leur salure, ni les charognes qu'il flottait dans les puits. Lui, le Châmbi, jamais il n'a touché de l'eau fraîche, il n'a bu le long de la route que du café bûlant.

Le Toukinois en usant avec son thé dans les puits, mais d'ailleurs la Chine, il arrive sans avoir au bout de l'étape. Seul, l'Européen est ignorant et indiscipliné. On lui a tout appris, excepté les lois élémentaires de la vie. On a développé en lui le goût de dominer, on ne lui a pas enseigné à se maîtriser soi-même.

C'est là que j'en veux venir. Tous aujourd'hui, plus ou moins, nous commençons de rêver de ces pays d'outre-mer où nos enfants, sinon nous-mêmes, iront s'établir. C'est un beau songe. Il sera profitable à celui qui le fait et utile à la France. Mais à une condition, c'est que ceux qui se disposent à s'expatrier se seront rendus vraiment les maîtres de leur corps et de leur esprit. On ne vit point sans loi ni matériellement ni moralement. Le jour où la loi extérieure vous manque dans la solitude, il faut en découvrir une autre en soi-même.

Eh bien! je ne connais pas, pour essayer sa volonté, de pierre du touché meilleure que cette légère épreuve de la soif que nous impose un été particulièrement chaud. Il ne s'agit point de se rationner comme un pauvre soldat en manœuvre, mais de mettre une bride à ce vain désir de boire qui apporte, un réconfort si court à l'énergie de la soif.

Je voudrais que tout verre d'eau glacée disputé à votre inquiétude de boire, vous apparût comme une victoire très appréciable de la volonté sur un désir pernicieux.

Vous serez si charmés de vous apercevoir que toute victoire diminue les forces de l'ennemi! J'aimerais à vous conduire jusqu'à cet état, qui est le mien, où on ne peut plus passer sans un mouvement de dégoût devant ces tables de gros hommes suants et pousseux, incapables de résister à leur désir, qui, dans un affaissement dégradant et malsain, rendent par tous les pores les boissons trop refroidies qu'ils ingurgitent tout le long du jour.

Un administrateur français, retour du Tonkin, me disait naguère: — Dès le jour de leur arrivée, les Français qui débarquent se divisent en deux classes: ceux qui boivent chaud et ceux qui boivent frais. Les premiers vivent et prospèrent; les seconds périssent et disparaissent. D'après donc aux parents qu'ils possèdent un enfant, qu'ils soient fort préoccupés de la façon dont le cocher leur apporte, un réconfort si court à l'énergie de la soif.

La discipline de la soif est, voyez-vous, une épreuve où l'on juge l'homme. Et feu Gédéon donna une marque de sagesse quand il renvoya tous les soldats qui s'étaient mis à plat ventre pour se rafraîchir et ne conduisit à la victoire que les soldats qui, au passage du torrent, s'étaient baissés pour recueillir un peu d'eau dans le creux de leur main.

Pôle Môle

Un chercheur, en présence de l'inquiétude que soulève la diminution de la natalité en France, a trouvé la trace de cette préoccupation en des époques antérieures.

Il nous raconte qu'il y a deux siècles la question était déjà l'objet de soucis particuliers. Colbert encouragea les mariages dans les campagnes par une exemption de tailles durant cinq années pour ceux qui s'établiraient dès l'âge de vingt ans et tout père de famille ayant dix enfants était exempt de la taille pour le reste de sa vie.

Colbert prétendait, en effet, que ce père donnait plus à l'Etat par le travail

de ses enfants que par le paiement de cet impôt personnel. Voltaire, qui apporte la chose, approuve hautement ce règlement ministériel et aurait voulu le voir demeurer à jamais sans atteinte.

Louis XIV, plus tard, accorda 2,000 fr. de pension, somme dont la valeur serait double aujourd'hui, à tout gentilhomme qui avait eu douze enfants, et 1,000 fr. à qui en avait eu dix. Il assura, à tous les habitants des villes exemptes de tailles, la moitié de cette gratification, et, parmi les taillables le père de famille qui avait eu dix enfants était à l'abri de toute imposition.

Voici quelques phrases curieuses arrachées à l'histoire de France par Michélet, cet homme assez grand pour qu'on ne sache pas en ce moment par où commencer à le célébrer. Ces erreurs de mots ne diminuent pas la gloire du maître, mais prouvent que les plus grands esprits sont menés aux plus étranges faiblesses.

Pour la première fois paraît l'âme de la France...

Certains chants de nourrice dont j'avais le secret étaient d'un effet sûr. A l'accent, ils (les peuples ensevelis) croyaient que j'étais un des leurs.

Je plongeai dans le peuple...

«Mo», je sonnai les «aves» ou sonnai la Pénitence.

«Jadis la Renaissance» avec des «craques» centuplées.

Quand je rentra, que je me retournai, j'avis mon Moyen Age, cette mer superbe de «sots», une «châtiment» violente et prit au XVIe au XVIIe siècles, et j'avis une terrible lête. Rabelais et Voltaire ont tiré leur tombeau.

Voltaire lui-même, le génie de la clarté, a commis des phrases inintelligibles. Ceci est pour consoler la foule des admirateurs de Michélet.

On a parlé, ces jours-ci, de la folie du tatouage en couleur qui sévit à Londres en ce moment. En France, nous ne sommes pas encore aussi avancés; mais nous possédons un type de tatouage assez bizarre: c'est le père Louis, bien connu dans les faubourgs de Paris.

Le père Louis est un petit vieux, tout sec, portant une barbe poivre et sel mal peignée, vêtu d'une longue redingote marron et coiffé d'un chapeau mou.

Il parcourt les faubourgs d'un pas traînant, s'arrêtant aux portes des masures, chez lesquels il racroche sa clientèle, composée le plus souvent d'habitants qui séduisent l'orgueil de pouvoir exhiber un cœur traversé par un poignard, ou quelque autre composition de même style.

Da reste, quand le dessin a cessé de plaire, le père Louis l'efface aussi facilement qu'il l'a tracé. Le procédé dont il se sert pour détacher n'est connu que de lui seul parait-il, et le bonhomme en parle avec orgueil.

Imaginez-vous, raconte-t-il volontiers, que M. Bertillon m'a supplié de ne plus détacher, car les dessins dont j'orne mes clients sont des aillères précieuses pour établir l'identité des accusés.

Si on suppose une plume marchant, nuit et jour, avec la vitesse moyenne d'une aiguille de montre marquant les secondes, voulez-vous savoir quel serait le chemin parcouru par les écritures en vue, si on mettait bout à bout toutes les lignes qu'ils ont publiées? La plume de M. Xavier de Montépén serait arrivée à Cadix, celle de M. Jules Claretie à Madrid, celle de M. Hector Malot à Saragosse, celle de M. Sirey à Toulouse, celles de Zola et d'Armand Silvestre à Montauban, celle de M. Catulle Mendès à Figeac, celle de M. Coppée à Limoges, celle de l'archevêque Châteauneuf, parmi les plumes parvenues, on compte celles de MM. Hervieu et Lavedan, qui ne seraient pas encore arrivées à Orléans; quant à la plume de M. Huysmans, elle vient à peine de dépasser les fortifications.

GLANEUR.

Sur le pouce

NOCTURNE

La journée a été lourde, orageuse, même. Il y a des nuages, 30 degrés, c'est quelque chose, cela! Bon temps, maintenant! La fraîcheur de la nuit exalte le parfum des glycines et des clématites.

Il fait noir...

Drôles, les étoiles: en dirait des paillottes d'or dans l'eau-de-vie de Dantzig. Voici Orion de ce côté... là-bas, la Grande Ourse...

Ici, dans cette villa, demeure M. Coiffichie, l'homme le plus riche du district. C'est un vieillard de septante-trois ans, qui vit seul — par avarice ou par manie.

A l'heure qu'il est, si les choses n'ont pas été malicieusement détournées de leur cours, M. Coiffichie doit dormir. Pour qu'il veuille, il en faut de quoi, pas de traces et deux cent mille livres de rentes. Rien ne lui mène à l'âme, il ne saurait à quoi songer s'il n'est pas riche. Donc, par erreur — le vieux monsieur fait dodo.

La nature, aussi... — Comme tout est calme! Pas un cri, pas un bruit,

pas un soupir de mouche seulement! Ah! les nuits d'été!... il n'y a que ça de vrai pour l'amateur du poésiste!

Mais, pardon... quelle heure est-il? Deux heures et demie! Diable!... Le jour va venir avec ses panardes d'aliouettes... Entrons! Il n'y a pas une minute à perdre!

Ainsi monologue l'honorable idoleur en achevant sa cigarette.

Puis, avec une surprenante agilité, il escalade la grille du jardin (Vrai Dieu! quelle souplesse! C'est à peine si les fleurs du parterre ont senti la caresse de ses espadrilles.)

A l'aide d'une fausse clef, il ouvre doucement la porte d'entrée et pénètre dans la maison.

Nul ne va là! Rien. Pas un chat, pas un chien, même pas un alligator, — dans cet interminable corridor.

Il s'engage dans l'escalier et monte si légèrement que les marches ne frémissent pas à son contact.

Un homme qui sait son affaire et connaît les lieux: il monte quatre à quatre et les yeux en bas.

Il atteint le palier. Encore une seconde et... Mais... ho!... qu'est-ce?...

Voilà du blanc dans l'obscurité. Une haute forme blanche immobile est toute droite.

Inquiet, presque, il s'arrête et ses yeux habitués au noir distinguent peu à peu la chose en question.

Ce n'est pas une chose quelconque, mais la plus maternelle chose du monde. Ou plutôt, ce n'est pas une chose, c'est quelqu'un. C'est un homme, — vieil et sec, — barbe blanche et robe de nuit.

C'est M. Coiffichie en personne! Ses yeux dans l'obscurité et, très tristement — rienveillamment, même, — il sourit.

Les pieds cloués par le marteau de la stupeur, le voleur se prend à trembler. Le vieillard ne bouge toujours pas... lui, mais d'un instant en instant, son sourire s'accroît, et bientôt il s'aggrave de quelque malice.

Une sueur froide inonde l'infortuné cambrioleur. Instantanément, sa gorge se sa langue se dessèche.

Soudain — les yeux du vieux se matent à flamber comme des phares; sa bouche se fend entièrement et, voilà que — tout bas, — il éclate de rire, — effroyablement:

— Ha! Ha! Ha! Ha!... Ho! Ho!

Ho! Ho!... — Ha! ha! ha! ha!... chuchote l'écho familier; ho! ho! ho! ho!

Cette gaîté vraiment folle achève de désorienter le bandit qui vacille ainsi qu'une frêle graminée sous les efforts du vent...

Puis, la terreur le mordant aux essies, il franchit l'escalier d'un bond. Eperdu, désarmé sans souffle ni moelle, il traverse le jardin, enjambe la grille, et dans la nuit silencieuse et noire, il se sauve au triple galop en hurlant:

— Au secours! au secours! au secours! Ce qui diverti extrêmement la Grande Ourse et rend joyeux pour tout le reste du voyage trois petites étoiles filantes attardées sur le Chemin de Saint Jacques.

GEORGE AURIOL.

Conseils

Vous avez confiance en moi. Dites-moi? C'est bien, ma chérie; j'y mettrai de la bonne foi. De quoi s'agit-il, je vous prie?

Je vous dois chapeaux étalés. Devant vous, l'un bleu, l'autre rose: il faut choisir, et vous voulez que je sois juge en votre cause?

C'était bien la peine, vraiment; d'interpeller un philosophe. Pour connaître son sentiment d'une couleur ou d'une offre.

Le bleu, cela paraît certain, convient aux blondes, et le rose, à la hâche de votre teint. Mais si vous parliez d'autre chose?

Vous n'avez pas ces yeux profonds. Et cette... initiative... Pour avertir de ces choses l'activité qui vous tourmente.

N'est-ce pas un peu le devoir d'une femme économique et saine? De s'appliquer et de pourvoir aux menus besoins du ménage?

Travaux vulgaires, direz-vous? Mais votre grâce les aime; quand l'homme commande est doux, on bête la main qui commande.

Puis vous avez le sentiment. Des beaux-arts et des belles-lettres? Soyez éprise follement. Des bons auteurs et des grands maîtres.

Vous reste-t-il quelques loisirs? Tant mieux: vous serez obligée d'avoir pour vous mêmes plaisirs. Une petite protégée.

L'exercice du bien n'est pas si désagréable qu'on le pense. Et dans les mielles d'un repas. On peut trouver une existence.

Songez-vous que la charité? Est un besoin des nobles âmes? Elle est l'âme, et sa chasteté. N'accepte que des mains de femmes.

Songez-vous que... Mais votre esprit est ailleurs quand je cause. Admettez que je n'ai rien dit. Et choisissez le chapeau rose.

NAD.

PETITE HISTOIRE D'OISEAUX

Désolé à mon petit ami Quico Broqua.

Mimi sentit un mouchoir qui s'abatait sur lui; il fit un grand effort, sa gorge et s'envola sur la crête d'un mur du jardin; Pifi le suivit. Ils étaient sauvés pour le moment; du mur, ils passèrent dans un arbre qui leur sembla bien beau avec ses feuilles vertes; ils avaient souvent désiré aller dans un arbre. Mais ils n'y furent pas longtemps tranquilles. Une voix railleuse, une voix de moineau, cria d'un ton menaçant: Te voilà, toi? C'est ça que tu viens faire chez nous? C'était à Pifi que ces paroles s'adressaient, et Pifi se retournant vivement se trouva face à face avec Piquet.

Et Piquet n'était pas seul autour de lui; il y avait bien une douzaine d'autres moineaux, curieux de voir de près des serins échappés à leur cage. Pifi eut presque aussi peur de Piquet que du chat; il n'avait pas l'air tendre, Piquet, avec ses plumes hérissées, ses grands yeux noirs et son gros bec dur et pointu. Et puis, Pifi n'avait pas la conscience tranquille à son endroit. Il pensa qu'en étant si poli il paraissait peut-être la colère du moineau, et il lui dit humblement, en se faisant tout petit.

Nous avons manqué mourir, mon sieur Piquet, c'est un méchant chat... Un chat? L'autre jour j'ai vu un bon dans sa vie, de manger un vilain égaré comme toi. Et l'autre, ton camarade? Mimi, dit Mimi, qui avait peine à parler tant il était encore haletant, la lui qu'il avait eu en sentant le mouchoir sur lui.

Et Pifi? Pifi? Qu'il aille où il voudra! Il n'a pas de chat, et j'ai n'ai pas envie de lui faire du bien.

Viens! je t'emmène à manger; il y a encore chez moi un reste de biscuit que j'ai emporté hier de ton balcon. Le pauvre Mimi était à bout de forces c'est pourquoi il se décida à suivre Piquet en disant tout bas à Pifi: (Attends moi, je reviendrai tout à l'heure et je t'apporterai quelque chose.)

Piquet emmena Mimi jusqu'à son nid, où ses petits étaient blottis; pendant que leur mère, Piquette, faisait la garde à la porte. Les petits, qui étaient déjà forts, sortirent bien vite pour voir quelle visite leur père amenait. Piquet, la place, vous autres! leur dit Piquet; et toi, Mimi, couche-toi là, tu seras bien, la place est chaude et il y a du duvet au fond du nid. Toi, Piquette, donne-lui ce que nous avons de meilleur à manger.

NT
lio
Boyd.
tr.
Boyd st
te
quallo.
ms. L.


Ayre.
J. M.
atif de
islain.
assin.
uirand
ouis se
ouais
s l'Eta-
do la
les en-
y, clas-
mercial
dessin
Nod-
e

antile
LES
ign
CORROS
LANCO,
NALES,
los Organos
CHABLE

E
ce, de cable
bres aislado
ctrico y tras
on de cobre
los

RIVAL

ARIGON



...osos estancio-
...s á todos sus
...stancia y dura-
...sin rival, esa

Y Ca.
ES, 84 c

SIOR!
HO FOSFORO

el humilde
económico
así como
el consumidor
celoso, cafre y sig-
na que la caja de

METALICA

IOR

UR Montevideo,

